



ET MOI...

Média du réel, la photographie dévoile aussi la psyché de ceux qui en font collection. Nous renvoyant à l'évidence que, plus encore que dans les autres arts, l'autre c'est nous. La preuve par cinq collectionneurs tandis que vient d'ouvrir Paris Photo au Grand Palais.



ILLUSTRATIONS : LUCIE BIRANT POUR LES ECHOS-WEEK-END



LA COLLECTION DÉPASSE L'ESTHÉTIQUE POUR DEVENIR RECHERCHE INTIME, UNE MYTHOLOGIE PERSONNELLE.

« La photographie est inclassable », écrit Roland Barthes dans *La Chambre claire*. Tour à tour art, média, preuve ou document, elle transporte et transmet des informations : des lieux, des visages, des époques. On peut y reconnaître les siens, y retrouver des maisons disparues, éclairer des sentiments enfouis. Elle fait corps avec le collectionneur dans ses visions du réel, ses images fantasmées ou ses délires cosmiques. Et dépasse alors l'esthétique pour devenir recherche intime ou élaboration d'une mythologie personnelle. « Certains collectionneurs ont en commun de mêmes tirages, mais la fragilité et la mouvance de la photographie font qu'ils peuvent prendre un sens différent dans des ensembles différents. Ce qui n'est pas possible avec la peinture, on ne peut pas en reconstruire le sens », souligne Christian Caujolle, auteur, commissaire, consultant et personnalité incontournable de la photographie.



MARIN KARMITZ UNE PHOTO, DES HISTOIRES

Pour le célèbre réalisateur, producteur et exploitant de salle, c'est par un visage que tout a (re)commencé. Celui, barbouillé de noir et tignasse claire en bataille, d'un petit mineur à la beauté insolente et au regard franc, photographié par le Belge Gotthard Schuh, en 1937. Un visage parmi d'autres. Mais en l'achetant en 2001, Marin Karmitz renoue avec le médium : cela fait alors trente ans qu'il ne veut plus entendre parler de photographie. « Dans une autre vie, j'ai été brièvement photographe pour Photolib, l'agence de presse de "Libération" », nous confie-t-il. Au début des

années 1970, couvrant les mouvements sociaux, il constate que la présence de l'appareil photo a tendance à faire monter la violence. Jusqu'à la tragédie quand, en 1972, Pierre Overney, ouvrier chez Renault est abattu par un vigile devant l'objectif de celui qui le remplace au pied levé ce jour-là. « La fonction de photographe était l'instrument de ce contre lequel je luttais, la violence dans son expression la plus barbare. De ce jour, je n'ai plus jamais fait de photos, raconte Marin Karmitz. Mais quand je suis tombé sur ce visage resplendissant et porteur d'avenir, la photo m'a projeté dans la vie alors que la précédente me tournait vers la mort. »

Cette bouille de mineur est la première acquisition de ce qui va devenir une collection forte de 1500 photos, majoritairement en noir et blanc, constituée de nombreux visages au fil de « rencontres ». « J'ai fini par découvrir que ce qui me fascinait dans la photo, après des années dans le cinéma. C'est le seul moyen d'expression où une image peut raconter des dizaines d'histoires. Une photo, c'est l'équivalent de 5 pages de livre ou de dix minutes de film. » Ce film statique, l'homme de cinéma l'a déroulé sur les murs de La Maison rouge en 2017, à Paris, dans une exposition mémorable. Son titre, « Étranger résident », hérité de l'Ancien Testament, était inspiré par un cliché d'André Kertész de 1938 montrant un homme à la longue barbe blanche et chapeau noir assis sur un quai, dos à la mer pour faire face à une terre connue, ou inconnue.

Une image énigme où la petite et la grande histoires se croisent. « La photo est un monde silencieux dans lequel je peux mettre mes sons à moi », précise Marin Karmitz. Sa collection fait resurgir des mondes enfouis : communautés juives d'Europe de l'Est documentées clandestinement dans les années 1930 par Roman Vishniac; Tziganes de Roumanie par Josef Koudelka; enfants ouvriers de la Grande Dépression aux États-Unis de Lewis Hine... Un plaidoyer pour la vie et contre l'oubli où l'intime rejoint l'universel. « Les photographies ne m'ont rien appris sur moi, mais elles me réconcilient avec la vie. Ce sont des inconnus, à des époques différentes mais ces photos, c'est ma famille, mes amis et je vis entouré d'elles », conclut Marin Karmitz.



LEE SHULMAN ET EMMANUELLE HALKIN DES PHOTOS, UNE FAMILLE

La famille est aussi au cœur de The Anonymous Project. Pour le mener, Lee Shulman et Emmanuelle Halkin ont commencé il y a presque trois ans à trier des milliers de diapositives d'anonymes des années 1950 à 1980, majoritairement originaires d'Angleterre et des États-Unis. Fondateur du projet, Lee Shulman a hérité de son père une manie de la collection compulsive. Sa passion pour la photo d'anonymes a débuté par une simple boîte de diapositives Kodachrome chinée sur Internet par jeu. Une véritable boîte de Pandore une fois ouverte. « J'ai littéralement été subjugué et bouleversé par ce que je voyais : le rendu des couleurs fabuleux et surtout la vue de ces scènes banales de la vie intime », se souvient-t-il. Il se lance alors dans leur collecte. « J'étais obsédé, je me sentais comme un chercheur d'or », se rappelle Lee dont les origines britannique et lituanienne se fondent dans l'histoire difficile et désunie des deux parents issus de familles juives au passé douloureux. L'une dissolue et taiseuse, l'autre où seule sa grand-mère a échappé à la barbarie nazie.

La famille idéale, Lee a l'impression de la faire vivre dans sa collection. « Quand j'ouvre une boîte de diapositive et que je les regarde à la loupe sur la table lumineuse, j'entre littéralement dedans. J'assiste à toutes ces scènes de vies, avec des gens qui s'amusent et célèbrent des événements. C'est mon Prozac ! lance-t-il dans un rire. J'ai clairement fait cette collection pour reconstruire une famille autour de moi. » Une famille peuplée de culottes courtes, de baisers ou de regards lourds, de fiertés automobiles,



de gâteaux hérissés de bougies, et de grandes tablées dont Lee et Emmanuelle respectent scrupuleusement l'intégrité. Seules 12000 des 700000 diapos acquises, ont été sélectionnées et numérotées. Tout le reste est conservé, numéroté, classé. « On a une responsabilité envers ces photos de personnes qu'on a fait revivre, on a une mission de gardiennage », souligne Emmanuelle Halkin. « Oui, on protège notre famille en quelque sorte », renchérit Lee Shulman. Pour la dernière édition des Rencontres d'Arles, The Anonymous Project a déployé sa collection dans The House, une installation à l'échelle d'une maison abandonnée. De la cuisine au garage, des scènes familiales étaient tirées sur de grands caissons lumineux ou projetées. Le vertige de l'effet miroir a saisi beaucoup de visiteurs. « Je collectionne des émotions et des souvenirs », relève Lee Shulman.



FLORENCE ET DAMIEN BACHELOT UNE PHOTO, L'HUMANITÉ

Un même mouvement d'empathie guide le couple de collectionneurs Florence et Damien Bachelot. Les 800 photos réunies au fil de quinze années témoignent d'une approche humaniste et imprégnée des affres et du sacré de l'existence, depuis les maîtres français du genre en noir et blanc, comme Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau ou Brassai, aux signatures américaines comme Lewis Hine, Bruce Davidson ou Saul Leiter et jusqu'à des œuvres documentaires contemporaines, à caractère social et environnemental signées Philippe Chancel ou Edward Burtynsky. En 2018, leur exposition « Des villes et des hommes » au Centre des Arts de Toulon donnait une émouvante lecture en 135 photos de la place de l'être dans la société et la ville. Pour les Bachelot, collectionner est un engagement familial, un maillon important dans ce qui unit le couple et cimenter les liens et les valeurs avec les enfants. « La collection est un élément majeur de ce que l'on est et crée des points de passages entre nous tous. Il y a sans doute une dimension religieuse dans nos choix, on baigne dans une culture chrétienne », reconnaît Damien Bachelot. Au fil des clichés, les Évangiles rôdent ou surgissent au détour des images, alors même qu'ils n'en sont pas le sujet. « Mes enfants me disent que je choisis toujours des gens en souffrance, s'amuse Damien Bachelot. Ce n'est pas ce que je cherche mais j'ai sans doute tendance à

être attiré par ce qui l'exprime. » L'enfance, l'équité, le temps qui passe, la fragilité de la vie, la trace que nous laissons irriguent la collection à travers des écritures fortes qui évoquent sans jugement les tourments de la Terre et de l'être. Comme dans cette série complète de Pierre Molinier, aux montages photographiques aussi méticuleux que sulfureux, où un travesti se dénude au fil des clichés. Une quasi-exception de nudité mais qui n'en est pas moins une pièce importante « parce que ce qui est mis à nu au fil de ce déshabillage, c'est la personne, c'est ça qui nous a touchés, cette dimension humaine », défend Damien Bachelot.



SÉBASTIEN LIFSHITZ UNE PHOTO, UNE TRACE DE SOI

Collectionneur depuis l'adolescence, le réalisateur Sébastien Lifshitz a, dès 2001, cherché à interroger la question du genre et du travestissement en réunissant d'importantes archives, objet d'une exposition aux Rencontres d'Arles, en 2016, qui a marqué les esprits. « Mauvais genre » dressait le portrait tout au long d'un siècle d'un underground du banal et d'une homosexualité heureuse en des temps où elle était inavouable. « Vous étiez en danger avec ce type d'images et pourtant j'en ai trouvé des centaines ! Et plus les photographies étaient anciennes, plus mon intérêt était fort », déclare-t-il en préambule du catalogue de l'exposition. « La question du queer et du genre ne date pas d'aujourd'hui. La photo vernaculaire nous en apprend parfois plus sur la nature humaine que les institutions. Elle porte un regard sur ceux que la grande histoire ne raconte pas. Dans la photographie primitive, on voit à travers les postures et les vêtements qu'on est encore dans le Moyen Âge. Mais dès 1870, le corps se libère, on passe dans une nouvelle ère », ajoute-t-il. Réalisateur du documentaire *Les Invisibles*, en 2012 – après avoir découvert aux puces deux albums déroulant la vie sur plusieurs décennies d'un couple de femmes vivant un amour interdit mais épanoui –, il a à cœur de ramener dans la lumière les images tapies au fond des tiroirs. Les exhumer, presque. « J'ai 50 ans ça fait trente ans que je chine des photos aux puces en vrac, comme des petits trésors que je range dans des boîtes. Avec les années leur nombre a explosé. J'ai depuis compris le côté obsessionnel de mon geste. » Sa mère lui avait conté enfant la brève

histoire de son aîné, mort à 2 ans, à travers les clichés qui restaient de lui. Sébastien Lifshitz vit depuis les photographies anciennes comme la trace de soi. « De façon dérisoire on a l'impression qu'avec elles on peut dire, "Voilà il ne s'est pas rien passé, il reste une empreinte". » Cette trace que Roland Barthes définit comme « cette chose un peu terrible qu'il y a dans toute photographie: le retour du mort ».

Parmi sa phénoménale collection, que Sébastien Lifshitz évalue à des milliers de tirages « Mauvais genre » n'était qu'un fil tiré parmi d'autres. « Je les classe constamment, tellement j'en ai, les associations que je fais et refais me racontent des choses nouvelles. Je me suis aperçu en recoupant des vues par thème, comme "Appuyé contre un arbre" ou "Tenant une fleur", qu'on a longtemps associé les femmes au végétal. »



BRUNO DECHARME UNE PHOTO, UN MONDE

La photo n'a pas son pareil pour fixer ou exprimer les obsessions. Des tocs aux pathologies psychiatriques plus sévères, sont nées des œuvres singulières. Sous forme de séries maniaques, d'images grattées ou lacérées, de collages fétichistes ou obscènes, de mises en scène ou de gribouillages de textes délirants d'auteurs qui ne le sont pas moins, l'art brut a sa branche photo. En trente ans, Bruno Decharme, l'un des plus importants collectionneurs d'art brut, a réuni près de 500 photographies d'une cinquantaine d'auteurs. Une partie a été présentée cet été aux Rencontres d'Arles dans une exposition fascinante, attachante et drôle, parfois dérangement. L'installation explorait une somme de lubies à caractère plus ou moins naïf, souvent sexuel, voire morbide. « L'art brut, c'est plus que de l'art, c'est produit par des marginaux aux constructions psychiques hors normes, aux structures mentales primitives. À la fois, on n'y comprend rien et ça nous parle incroyablement », pointe Bruno Decharme à juste titre.

Il y a de l'enfance dans ces démarches brutes qui visent à (re)donner un sens au monde, à en proposer une option, même si elle paraît avoir sérieusement dérapé. Les forces occultes ne laissent pas indifférent à qui se souvient de terreurs lointaines. « Comme collectionneur, c'est un véritable accompagnement émotionnel et intellectuel. J'ai été élevé chez les jésuites et j'étais



en révolte totale contre la pensée bourgeoise. J'ai découvert l'art brut lors d'une exposition de Jean Dubuffet à Lausanne, alors que j'étais en maîtrise de philosophie et je me suis senti en adéquation avec ce monde. L'art brut nous parle de tout ce qui nous échappe. Et on est pas loin d'être fous quand on est collectionneur.»

Lui qui aspirait à d'autres modes de pensée, d'autres voyages, est servi. Son odyssée l'entraîne par le monde, dans des lieux de toutes natures : ruraux, médicaux, carcéraux... «*Dans l'art brut, il y a un côté archéologue. Il faut aller déterrer les œuvres, creuser les mystères de l'humanité.*

Exposer sa collection c'est partager enfin et voir le spectateur valider votre démarche. Ensuite, la question est : que faire de tout ça ? Une collection c'est important de la céder seulement si elle garde son intégrité. On veut bien léguer un corps à l'art, mais pas qu'il soit mis en pièces», conclut-il. Commencée par hasard, sa collection occupe maintenant à plein temps cet homme qui dit chercher avec une frénésie de «junkie» la pièce clé de voûte qui soutiendrait tout l'édifice. ●

Plus d'infos sur weekend.lesechos.fr

LEUR ACTUALITÉ

► SÉBASTIEN LIFSHITZ.

Jusqu'au 11 novembre, il fait l'objet d'une importante exposition d'images vernaculaires, issues de sa collection personnelle, ainsi que d'une rétrospective de ses films au Centre Pompidou.

L'accrochage est inscrit dans le parcours de Paris Photo et le catalogue *L'inventaire infini* est édité chez Xavier Barra (256 pages, 39 euros).

► FLORENCE ET DAMIEN BACHELOT.

Une partie (120 photos) de leur collection est visible au Salon de la photo (porte de Versailles à Paris) jusqu'au 11 novembre dans le cadre de la Grande Expo qui s'intéresse à la partie contemporaine des œuvres en leur possession. Sélection de paysages et de portraits.

► BRUNO DECHARME.

L'exposition « Photo | Brut » issue de la collection Bruno Decharme & Compagnie présentée cet été aux Rencontres

d'Arles voyagera à l'American Folk Art Museum de New York, qui l'a coproduite, en juin 2020. À voir dans le catalogue (Flammarion, 322 pages, 49 euros).

► THE ANONYMOUS PROJECT.

Un beau livre *Midcentury Memories, The Anonymous Project*, édité par Taschen (280 pages, 40 euros). Deux livres chez Flammarion avec le concours de The Anonymous Project : *Andrew est plus beau que toi*, d'Arnaud Cathrine (180 pages, 21 euros), et *Histoire de familles*,

de Justine Lévy (192 pages, 21 euros).

► MARIN KARMITZ.

Outre les nombreux prêts issus de sa collection, pas d'actualité immédiate pour le collectionneur. Reste *Étranger résident*. Le beau et dense catalogue de l'exposition de La Maison rouge devrait s'épuiser rapidement et devenir à son tour un objet de collection.



ILLUSTRATIONS : LUCIE BIRANT POUR LES ECHOS WEEK-END

